

Ouzi Elyada

Université de Haïfa, département de Communication

MYTHES NATIONAUX, MÉMOIRE ET REPRÉSENTATION DE LA GUERRE DANS LA PRESSE ISRAËLIENNE (1948-1982)

Cette étude est fondée sur le présupposé que la représentation médiatique de la violence n'est pas un simple reflet du réel mais plutôt une construction. Les médias sont considérés ici comme des acteurs qui fabriquent les images de la violence à partir d'un agenda ou plutôt une grille préconstruite, une sorte de matrice narrative déterminant la nature et l'ampleur des images de la violence, notamment dans la presse (Carey, 1992 ; Bird *et al.*, 1988), et qui participent *de facto* aux constructions mémorielles sur le passé.

L'un des composants qui constituent cette grille est le mythe national. Il s'agit d'un récit qui définit les origines de la nation, son système de valeurs, ses objectifs et surtout l'identité de ses ennemis. Les rédacteurs de la presse accordent une signification aux événements à partir de ce récit mythique. Dans cette étude, nous allons d'abord analyser la place de la violence dans les mythes nationaux israéliens ; ensuite, nous examinerons comment les mythes nationaux déterminent la manière dont la presse israélienne couvre et informe son public sur la violence qui émerge durant le long conflit israélo-arabe, entre la guerre de 1948 et la première guerre du Liban en 1982.

Mythes nationaux, victimologie et martyrologie

Le mythe national israélien s'est progressivement construit depuis la fin du XIX^e siècle. Ce mythe interprète l'histoire du peuple juif en accordant une place importante à la violence. D'après ce récit, le juif à travers l'histoire fut d'abord et surtout un objet et non pas un sujet de violence. L'histoire de ce peuple depuis la destruction du deuxième temple de Jérusalem peut être résumée en une série ininterrompue de persécutions. Les « ennemis des juifs », motivés par des causes religieuses, économiques, mentales ou politiques, se servaient de la violence pour réaliser des objectifs variés : conversion forcée, humiliation, exploitation économique et même extermination (notamment depuis la fin du XIX^e siècle) [Ben Sasson et Ettinger, 1976 ; Myers, 1995, chapitres 1 et 2].

Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, ce discours n'a pas eu beaucoup d'adeptes hors du cercle sioniste. Les grands historiens du peuple juif – comme Heinrich Gretz et Simon Dubnow – avaient constaté qu'on ne

pouvait pas réduire ainsi une histoire si complexe et que de toute façon l'antisémitisme appartient à un lointain passé depuis l'émancipation des juifs (Schorsch, 1994). Mais, après la Shoah, la conception du peuple juif comme victime éternelle est devenue prépondérante, voire hégémonique.

L'un des historiens qui a joué un rôle central dans la diffusion de cette vision victimologique est Ben-Zion Dinur, professeur d'Histoire des juifs et de Sciences de l'éducation à l'Université hébraïque de Jérusalem depuis les années 1920. Son influence dépassait largement l'espace universitaire, car il a occupé le poste de ministre de l'Éducation nationale entre 1951 et 1955 (Shemueli, 1986 ; Myers, 1988 ; Ram, 1995). Selon la vision particulière de Ben-Zion Dinur, l'histoire juive est composée de trois phases : le temps biblique, la diaspora et le sionisme. Pendant la période du premier millénaire avant Jésus-Christ, le peuple d'Israël vivait sur sa terre en jouissant de l'indépendance politique et culturelle et en pratiquant sa religion sans souci. La guerre de Maccabées et, deux siècles plus tard, la grande révolte contre les Romains (avec la martyrologie des guerriers juifs à Massada) sont considérées par Ben-Zion Dinur et ses collègues comme des actes héroïques exemplaires.

L'expulsion du peuple juif de sa terre nationale par les Romains ouvre une longue période ininterrompue de malheurs et de persécutions. Sans terre, errant d'un pays à l'autre, les juifs se transforment en un objet passif, soumis à la violence. C'est donc la situation diasporique, cette aliénation permanente, cette ghettoïsation d'une partie d'entre eux et l'obéissance à un dogme qui refuse l'héroïsme et met en valeur la continuation et la perpétuation de la pratique religieuse qui expliquerait la victimologie juive. Selon Ben-Zion Dinur, l'enfer diasporique arrive à son apogée avec la Shoah.

La fondation du mouvement national sioniste au XIX^e siècle constitue la troisième et la dernière étape dans le récit mythologique sioniste. Le mouvement

sioniste a permis le retour à la terre promise et la fondation d'un État souverain après deux mille ans d'absence. Grâce au mouvement sioniste, les juifs sont devenus un peuple « normal » vivant sur sa terre et possédant une souveraineté nationale. Selon Ben-Zion Dinur, les juifs cherchent à vivre en paix avec leurs voisins arabes et ils n'auront recours à la force et à la violence que s'ils sont attaqués.

Le retour à la vie normale permet donc aux juifs de redécouvrir leur caractère héroïque. Car sur la terre d'Israël on assiste à une véritable régénération du peuple juif. L'*homme nouveau* israélien, le « sabra », n'a pas peur du comportement violent de son voisin. Si son existence est menacée, il aura recours à la violence et ira punir l'ennemi. Face à un monde arabe hostile, plus nombreux et plus puissant, il va montrer son héroïsme et sa volonté de se sacrifier comme martyr pour défendre son peuple (Dinur, 1969 ; Ram, 1995). Le passage de l'état de victime à l'état héroïque se fait par l'adoption de la doctrine sioniste et l'engagement personnel manifesté par l'acte d'« Alia » indiquant la séparation du monde diasporique de celui du retour vers la terre promise.

De Tel Haï à la guerre de 1948

Le premier modèle d'héroïsme et de martyrologie sioniste fut créé en 1920 à l'occasion de l'affaire de Tel Haï. Il s'agit d'un petit village en Haute Galilée attaqué le 1^{er} mars 1920 par un groupe de bédouins arabes. Des villages juifs avaient auparavant été attaqués par des Arabes, mais cette fois-ci la confrontation se termina par la mort de l'un de leaders du mouvement socialiste juif, Joseph Trumpeldor. Au début du mois de mars 1920, la presse israélienne transforme la mort de Joseph Trumpeldor en véritable acte de martyrologie nationale. Tous les journaux israéliens, de l'organe socialiste

Kontrasse au quotidien de droite *Doar Hayom*, en passant par le quotidien libéral *Haaretz*, consacrent pendant le mois de mars 1920 une grande partie de leurs colonnes à transformer Joseph Trumpeldor en personnage légendaire et en père fondateur de l'héroïsme sioniste moderne (Zerubavel, 1994 et 1995).

Pour ces trois journaux – les principaux de la presse israélienne dans les années 1920 (Elyada, 1999 et 2004) –, le personnage de Joseph Trumpeldor est devenu l'incarnation de la régénération du peuple juif et le modèle d'un véritable homme nouveau dont les caractéristiques sont diamétralement opposées à celles des juifs de la diaspora. Du reste, la biographie de Joseph Trumpeldor correspondait bien à une image toute différente du juif¹. On le voit déjà dans un film sioniste de 1913, cultivant la terre avec un seul bras dans un petit village en Basse Galilée.

Dans *Haaretz*, Joseph Klausner, ami de Ben-Zion Dinur et professeur d'Histoire juive lui aussi, souligne l'importance du sacrifice de Joseph Trumpeldor. Car, à l'opposé des martyrs juifs de la diaspora, morts pour défendre les principes religieux, Joseph Trumpeldor se sacrifia pour l'idéologie laïque sioniste. L'homme nouveau selon *Haaretz* ne meurt plus pour Dieu mais pour la nation.

Au cours des semaines suivantes, la presse israélienne transforme l'affaire de Tel Haï en un événement mythique à partir de deux notions clés. D'abord, la lutte courageuse du groupe sioniste – minoritaire, isolé et faible – contre une majorité arabe mille fois plus nombreuse et plus puissante, tout d'abord ; ensuite, la lutte de l'homme juif éduqué et cultivé, représentant une civilisation laïque de modernité, de lumière et de progrès contre la barbarie arabe, civilisation fondée sur l'ignorance, la superstition et la violence incontrôlable.

L'affaire de Tel Haï a été gravée dans la mémoire collective israélienne grâce à la presse mais aussi grâce à une pratique commémorative qui transforme la date de

la mort de Joseph Trumpeldor en une journée de commémoration nationale. Son village devient un lieu de pèlerinage et est transformé en un musée consacré à l'héroïsme des pionniers (Gretz, 1995). L'histoire héroïque de Tel Haï fonctionne alors dans la presse israélienne, dans les années suivantes, comme un modèle. On trouve ce même modèle dans la presse pendant la guerre d'indépendance de 1948. Les reportages de guerre ont été organisés autour de plusieurs axes narratifs élaborés autour de l'affaire Tel Haï. Dans la presse israélienne triomphe le mythe de la lutte du petit nombre contre le grand nombre, du faible contre le puissant, du civilisé contre le barbare, de celui qui est attaché à la terre historique contre celui qui la laisse à l'abandon, de celui qui cherche la paix et la cohabitation contre celui qui ne connaît que la violence brutale.

Le mythe de la lutte héroïque du peuple minoritaire et faible face à la puissance arabe est basé sur des événements réels. En effet, la première moitié de l'année 1948 est caractérisée par une confrontation directe entre Israéliens et Palestiniens. Et le 15 mai 1948, le leader israélien David Ben Gourion proclame devant l'assemblée constituante l'indépendance d'Israël. Dès le lendemain, 16 mai 1948, Israël est envahi par l'ensemble des armées arabes. Ces armées attaquent simultanément à partir du Sud, du Nord et de l'Est. Le récit médiatique israélien de la guerre de 1948 commence donc par une action arabe violente.

La presse israélienne publie presque chaque jour les récits héroïques montrant par exemple le paysan d'un kibboutz à la frontière syrienne qui se tient tout seul devant les chars syriens et réussit à bloquer la route en faisant exploser l'un des tanks. Un autre récit montre l'héroïsme d'un petit nombre de civils qui défendent leur village et empêchent l'avancée de l'armée égyptienne au Sud². Dans chacun de ces récits, on décrit toujours un individu ou quelques individus, dont les traits sont bien définis, se tenant debout avec héroïsme face à

la masse anonyme d'ennemis sans visage. Mais la presse israélienne évite systématiquement de fournir des détails visuels et concrets sur la violence elle-même.

Un autre thème récurrent dans la presse de 1948 est la comparaison entre les villages arabes et juifs. Les villages arabes sont décrits comme laids et sales, sans arbres ni fleurs. Selon les journaux israéliens, les Arabes sont complètement indifférents aux valeurs esthétiques de l'espace public ; les villages juifs en revanche sont décrits comme un paradis terrestre, avec des petites maisons propres entourées de verdure. On trouve ce genre de description dans toute la presse israélienne, du journal marxiste *Al Hamishmar* au journal libéral *Haaretz* et au journal de droite *Hamashkif*.

L'image désertique du village arabe n'est pas un signe de pauvreté, car les maisons elles-mêmes sont grandes et spacieuses. L'attitude à l'égard de l'environnement représente bien le peu d'attachement des Arabes à l'égard de la terre et de la patrie³. La description de la laideur du village arabe sert de base et d'appui à une série de descriptions de l'espace arabe devenu un lieu dangereux, un nid de serpents et la source permanente du mal⁴.

Selon cette vision du monde, les origines de la guerre se trouvent dans la haine et la jalousie du peuple sauvage originaire du désert face au peuple civilisé et héroïque juif. Il ne s'agit pas d'une confrontation tragique entre deux peuples se partageant la même terre mais de la lutte entre un peuple qui mérite la terre et l'autre, sauvage et vagabond, qui ne la mérite pas car il n'y est pas enraciné comme le sont les juifs⁵.

De la guerre des Six Jours à la guerre du Kippour

La représentation d'une société minuscule encerclée et assiégée par une foule d'ennemis sauvages et

excités qui ne cherchent que son extermination totale joue un rôle central dans la société sioniste avant 1948. La fondation d'un État souverain soutenu par une armée puissante vainqueur de quatre armées arabes ne modifie pas le mythe fondateur. L'examen de la presse israélienne montre que ce mythe continue à jouer un rôle hégémonique tout au long des années 1950 et 1960. Il est plus puissant que jamais à la veille de la guerre des Six Jours en mai-juin 1967.

Les manœuvres militaires égyptiennes, commencées à la fin du mois d'avril 1967, ont été interprétées par les Israéliens comme une nouvelle tentative de mettre fin à l'État juif et d'exterminer sa population. Une fois encore, on voit ressurgir l'ancienne représentation du juif objet permanent de la violence. Pour des journaux populaires à grand tirage comme *Maariv* et *Yediot Abaronot*, mais aussi pour un quotidien de l'élite libérale comme *Haaretz*, la haine contre les juifs est aussi forte aujourd'hui qu'hier. À côté de l'antisémitisme classique, on trouve alors une nouvelle version de la judéophobie déguisée sous le masque de la haine anti-israélienne. Sous ces doubles masques, les ennemis des juifs cherchent toujours à parachever le projet hitlérien (Ydgar, 2004). C'est autour de la guerre de 1967 que l'on trouve dans la presse israélienne le plus grand nombre de citations comparant les Arabes aux nazis.

Pour *Haaretz*, la Shoah n'est pas un événement appartenant au passé lointain, mais un projet concret et bien présent que les gouvernements arabes, en collaboration avec certains pays européens, cherchent toujours à parachever⁶. Le fait que, selon la presse israélienne, l'armée égyptienne possédait des armes chimiques a amplifié la crainte du retour de la Shoah⁷. Mais, à l'opposé des juifs de la diaspora qui n'avaient pas de moyens pour se défendre, les Israéliens sont protégés maintenant par l'État juif et cette fois-ci, ils ne se rendront pas, sans combat, mais lutteront comme leurs ancêtres bibliques et comme les combattants de Tel Haï

jusqu'à une mort héroïque. Le journal *Yediot Abaronot* publie dans son numéro du 5 juin 1967 l'histoire d'un enfant ayant perdu toute sa famille pendant la Shoah. Maintenant, à la veille de la guerre, cet enfant devenu citoyen israélien et père de famille n'a plus peur car il possède des armes pour se défendre⁸.

La victoire si rapide d'Israël sur les Égyptiens, les Syriens et les Jordaniens et l'occupation du vaste territoire du Sinaï, du Golan et de la Cisjordanie avaient surpris la presse israélienne. Elle l'a considérée comme une sorte de miracle. Comment en effet peut-on expliquer une victoire totale sur trois puissantes armées en six jours seulement ? La réussite du mouvement sioniste qui a su créer un nouveau juif aux caractéristiques diamétralement opposées à celles du juif de diaspora en est la principale explication.

La victoire « miraculeuse » pousse la presse israélienne dans les années qui suivent à pratiquer un véritable culte à la gloire des officiers israéliens. La presse en 1967-1973 se plaît à raconter les biographies de tous les généraux israéliens. À la tête des personnages les plus vénérés figure le chef d'état-major, Rabin, et le ministre de la défense, Dayan. Le fait que tous les deux soient nés en Israël permet à la presse de les transformer en incarnation de l'homme nouveau israélien. Dans d'innombrables articles, les journalistes israéliens racontent leur vie dans leur village natal, leur formation militaire avant 1948 et leur participation aux combats contre les Arabes où ils ont montré un courage exceptionnel et leur dévouement à la nation⁹.

Un trait particulier souligné par la presse israélienne est le caractère antimilitariste de l'homme nouveau israélien. Déjà à la fin du mois de juin 1967, le journaliste Amos Keinan considère que l'armée israélienne ne peut pas être une armée d'occupation car l'Israélien est bon et juste par nature. Il cherche à défendre les faibles et son action est toujours dirigée par un système de valeurs humanistes¹⁰. Un autre journaliste estime

qu'il n'existe pas d'esprit militariste chez les juifs israéliens parce qu'ils connaissent les limites de la force et que par conséquent ils cherchent une vraie paix avec leurs voisins¹¹.

Le journaliste et écrivain israélien Y. Bar Yosef de *Yediot Abaronot* pense qu'il existe un véritable fossé mental entre juifs et Arabes. Les Arabes, à l'opposé des juifs, ne seraient pas motivés par la raison et l'humanité, mais par l'imaginaire et le pulsionnel et par la violence. La société arabe juge le monde réel à partir du monde désiré basé sur les valeurs de domination masculine comme l'honneur et la vengeance. Tant que cette vision du monde et ce mode de comportement resteront identiques, on ne pourra jamais établir une véritable paix stable et durable avec le monde arabe, conclut le journaliste israélien au cours de l'été 1967¹².

Cette représentation du rapport entre Israéliens et Arabes domine également la presse israélienne pendant la guerre du Kippour en octobre 1973. La vision d'un petit peuple assiégé et haï par l'ensemble du monde arabe et musulman, mais aussi par une grande partie du monde occidental, est en effet représentée par la presse israélienne en 1973 de manière beaucoup plus puissante qu'auparavant. Ici se situe le paradoxe israélien. L'État israélien et son armée sont beaucoup plus puissants en 1973 qu'en 1948 et en 1967, mais cette puissance réelle n'affaiblit pas le grand récit d'un petit peuple isolé et persécuté.

On s'étonne de la permanence de ce récit dont les principes ont été établis au début du XX^e siècle. La guerre du Kippour constitue un moment décisif pour la relation entre médias et pouvoir en Israël. En effet, jusqu'à la guerre de 1973, la presse israélienne considérait l'armée et toute la question de la sécurité nationale comme relevant du domaine du sacré. Elle a été peu critique à l'égard de l'establishment militaire et, comme on l'a déjà montré, elle a participé activement à la vénération des généraux israéliens à la suite de la guerre des Six Jours.

Cette attitude change après la guerre du Kippour. Depuis la fin du mois d'octobre 1973, la presse commence à se poser des questions et à critiquer sévèrement la manière dont le ministre de la Défense Dayan et ses généraux ont dirigé la défense nationale¹³. Pendant et après la guerre de 1973 les articles faisant l'éloge de l'héroïsme et du comportement exemplaires des officiers supérieurs disparaissent. La notion d'héroïsme n'a pas disparu de l'espace médiatique, mais c'est la manière de présenter le héros qui a été modifiée. Les héros individuels, capitaine ou général pendant et après la guerre de 1973, cèdent la place à des soldats ordinaires, des personnages presque anonymes, simples et sans aucune particularité physique, psychologique ou idéologique qui pourrait expliquer leur courage exceptionnel. Le nouveau héros israélien peut montrer son sacrifice héroïque pour la nation et suivre l'héritage de Tel Haï tout en gardant son caractère ordinaire et banal¹⁴.

L'attitude de la presse à l'égard des héros souligne un deuxième paradoxe sioniste. On critique sévèrement l'establishment militaire, mais on continue à considérer le récit d'héroïsme sioniste diffusé par ce même establishment comme le seul récit possible, le seul moyen pour représenter l'histoire d'Israël, ses caractéristiques et son destin (Ydgar, 2004, p. 56-65). Pour l'éditorialiste du journal *Haaretz*, les soldats égyptiens de 1973 ne sont pas différents de ceux de 1967¹⁵. Pour Y. Bar Yosef, ils sont toujours motivés par la haine aveugle et cherchent à exterminer l'ensemble du peuple juif d'Israël¹⁶. Ici se trouve un autre paradoxe par rapport au mythe fondateur israélien. D'une part, Israël est représenté comme faible et assiégé et d'autre part, sur le champ de bataille, l'armée israélienne sort toujours victorieuse depuis 1948.

Mais pour la presse israélienne, il ne s'agit pas vraiment d'un paradoxe. Il est vrai que, malgré leurs défaites, les Arabes refusent toujours de déposer les armes. C'est cette guerre d'usure qui suscite le désespoir dans les

médias israéliens et fournit de nouveau l'argument soutenant les vieux mythes nationaux israéliens¹⁷. En conséquence, la presse israélienne reste toujours pessimiste par rapport à une possibilité de signer un accord de paix avec les Arabes. Un journaliste du journal libéral *Haaretz*, S. Tevet, rappelle que, après la guerre des Six Jours, les Israéliens espéraient la signature rapide d'un accord de paix définitif avec le monde arabe. Mais, poursuit-il, nous avons été naïfs car depuis 1967 la haine et le désir génocidaire chez l'Arabe augmentent sans cesse.

Il faut donc se méfier d'une nouvelle Shoah et continuer à traiter les Arabes avec le langage de la force¹⁸. Vers la fin de l'année 1973, la presse israélienne commence à considérer que le mouvement sioniste est condamné à vivre en guerre permanente avec le monde arabe. Naît alors une longue historiographie de cette guerre qui commence en 1920 à Tel Haï et qui se prolonge tout au long du XX^e siècle avec de courtes pauses. Face à cette sorte de « guerre de Cent Ans », le mythe fondateur sioniste élaboré par la génération de Ben-Zion Dinur n'a jamais été aussi vivant aux yeux des médias israéliens¹⁹.

La guerre du Liban et l'apparition d'un second récit mythique israélien

La signature des accords de paix avec l'Égypte, sous l'égide du président des États-Unis en 1979, avait été accueillie en Israël avec un grand enthousiasme, mais l'espoir exprimé par la presse israélienne de voir s'instaurer la paix avec l'ensemble du monde arabe n'a pas été réalisé. Car les attaques des mouvements militaires palestiniens contre Israël, à l'intérieur comme à l'extérieur, n'ont pas cessé. Pour la presse israélienne, en cet été 1982, les attaques palestiniennes, sur la frontière libanaise, contraignent l'armée nationale à engager une

nouvelle guerre. On aurait pu supposer que durant cette guerre le récit mythologique du petit peuple assiégé dominerait seul l'espace médiatique israélien. Il est vrai que ce récit a continué à jouer un rôle central pendant la guerre du Liban mais, à l'opposé des guerres précédentes, on trouve dans la presse israélienne un autre récit, très différent du récit nationaliste.

En effet, durant la guerre de Liban la presse israélienne propose, pour la première fois depuis 1920, une autre voix, un autre récit, diamétralement opposé à l'ancien récit sioniste (Gertz, 1995, p. 99-117 ; Ydgar, 2004). Le nouveau récit, qu'on peut nommer récit de la « normalité », pose que le peuple juif en Israël n'est pas différent des autres peuples. La fin de l'existence diasporique et la fondation d'une société vivant sur sa propre terre avaient transformé les juifs en peuple « normal ». L'ancien récit d'un petit peuple assiégé et victimisé, toujours objet de violence mais qui posséderait une supériorité morale et spirituelle sur les non-juifs, est remplacé par un nouveau récit considérant que les Israéliens ne sont ni supérieurs ni inférieurs aux « goys », mais qu'ils sont un peuple comme les autres avec ses qualités et ses défauts.

Cette société « normalisée » n'est pas seulement composée d'individus exceptionnels, obéissant à un code de comportement moral supérieur ; on y trouve des bons et des méchants, des victimes mais aussi des bourreaux. Israël est objet de violence mais aussi sujet de violence. Cette « normalité » doit pousser les Israéliens à se libérer de leur vision du monde, celle d'éternelles victimes et de considérer la souffrance de l'autre comme aussi légitime que la sienne.

La première apparition claire et explicite de ce récit dans les médias israéliens se situe pendant la guerre de Liban en 1982. La guerre du Kippour a mis fin à la soumission aveugle de la presse israélienne à l'autorité militaire. La presse est, depuis 1973, plus lucide et plus critique sans contester pour autant, durant toute la

décennie 1970, le récit national israélien. Le processus de paix déclenché par le président égyptien Sadate, le leader du pays arabe le plus puissant dans la région, accélère ce processus.

La signature de l'accord de Camp David en 1978 avait montré aux Israéliens qu'une autre voie était possible et qu'on pourrait peut-être normaliser les rapports avec le monde arabe. En effet, l'ouverture de la frontière égyptienne fit découvrir aux journalistes israéliens le visage humain des Arabes. Depuis lors, la presse israélienne est devenue plus attentive à la souffrance et à la misère des Arabes, causées par la guerre. La troisième cause de l'apparition du nouveau récit est liée à la nature de la guerre du Liban. À l'opposé des guerres précédentes menées contre les armées régulières et puissantes, la guerre de 1982 est menée par une puissance régionale, Israël, contre la guérilla palestinienne mais aussi contre le Liban, le pays le plus faible de la région, un pays sans véritable armée nationale et qui souffre depuis quelques années d'une guerre civile sanglante.

Le sort tragique des Libanais et des Palestiniens arrive à son apogée avec le massacre des réfugiés dans les camps de Sabra et de Chatila. Pendant la guerre de 1982, pour la première fois dans la presse israélienne, les deux récits mythiques israéliens se trouvent en confrontation directe. Pendant les premiers jours de la guerre du Liban en juin 1982, l'ancien récit du peuple isolé et persécuté continue à dominer les pages de la presse. Même *Haaretz*, traditionnellement modéré, considère que la guerre répond aux menaces pérennes contre les villages juifs sur la frontière libanaise²⁰. Le narratif classique montrant que le peuple d'Israël est sauvé de nouveau par Tsahal, son armée populaire, apparaît ici de nouveau²¹. Dans la presse, l'image des Arabes reste négative : un peuple lâche qui attaque des civils sans défense et n'hésite pas à exécuter les blessés²². Face à la barbarie arabe, la presse souligne de nouveau le caractère humain de l'armée israélienne et son code moral.

Mais d'autres voix plus hésitantes, comme celle d'A. Becher de *Yediot Abaronot*, qui avoue qu'il ne comprend pas cette guerre, se font entendre dès le début de la guerre. Il ne sait pas s'il est pour ou contre car il n'a pas encore compris si cette guerre est juste ou injuste²³. Plus la guerre se prolonge, plus le doute monte. Les guerres précédentes, à l'exception de la guerre de 1948, étaient relativement courtes. Elles duraient entre quelques jours et quelques semaines et, depuis 1956, elles s'étaient déroulées hors des territoires israéliens de 1948, au Sinai, sur le plateau du Golan ou en Cisjordanie.

La guerre du Liban est différente, elle est lancée contre un pays arabe « faible », elle dure des mois et des mois, elle se déroule dans des zones peuplées de civils et surtout elle n'est pas menée contre une armée régulière équipée de chars, d'avions et de sous-marins, mais contre une armée de guérilla équipée d'armes légères seulement. En effet, tout donne à voir que les faibles sont les Libanais et les Palestiniens, et non les Israéliens. En juin 1982, la critique est encore hésitante, mais deux mois plus tard, en août, elle devient explicite. L'auteur israélien S. Izhar qui a d'ailleurs été l'un des rares écrivains ayant publié des descriptions littéraires sur la souffrance palestinienne après la guerre de 1948 (Gertz, 1995, p. 56-66), écrit en août 1982, dans le journal travailliste *Davar*, un article essayant de représenter la guerre à travers le regard d'un Arabe. Le texte est rempli d'images de mort et de destruction. S. Izhar proteste contre l'esthétisation du paysage libanais par la presse israélienne. Derrière le paysage magnifique, on ne trouve que douleur et cruauté. Il faut donc arrêter de privilégier la souffrance juive car toute souffrance est inutile²⁴.

La critique d'Izhar avait été publiée dans le journal d'opposition travailliste *Davar*, mais petit à petit cette critique pénètre le journal le plus diffusé en Israël, *Yediot Abaronot*. Choqué par le bombardement de Beyrouth, l'écrivain H. Guri exprime dans les colonnes

de *Yediot Abaronot* son horreur de la guerre non justifiée et trop cruelle²⁵. Le changement de ton se manifeste dans le reportage d'Amos Keinan. Celui-ci, qui a soutenu l'ancien mythe sioniste pendant les guerres de 1948, 1956, 1967 et 1973, écrit en juin 1982 qu'aujourd'hui on ne trouve plus le modèle classique de la guerre opposant le bon et le méchant, le juste et l'injuste. Il s'agit d'un conflit entre deux tragédies, entre deux camps qui souffrent de la même manière de l'injustice²⁶. De même que Keinan, son collègue H. Hefer, qui soutenait depuis 1948 le mythe sioniste traditionnel, change maintenant son discours. Le monde n'est pas contre nous. C'est nous qui sommes contre le monde²⁷. Face à la critique qui monte contre Israël, même le journaliste du quotidien de centre droit, *Maariv*, écrit que la critique contre Israël n'est pas motivée par l'antisémitisme mais par les principes universels de l'humanité²⁸.

Le massacre commis par les alliés chrétiens d'Israël au Liban dans les camps de Sabra et de Chatila renforce les partisans du nouveau récit israélien. Un grand choc dans l'opinion israélienne est causé par la diffusion des images des corps des civils par la télévision et la presse écrite. La manifestation contre la guerre de 400 000 Israéliens à Tel Aviv exprime bien l'opposition d'une large partie de l'opinion israélienne à la guerre. Face à ce massacre, le monde entier considère Israël comme responsable et le critique sévèrement. Les partisans du récit de la « normalité » constatent que la critique internationale est justifiée et même constructive. « Nous n'avons pas un monopole sur la souffrance humaine²⁹. »

La critique des partisans du nouveau récit n'est pas dirigée contre l'ensemble de la société israélienne mais surtout contre son leadership, notamment le ministre de la Défense Sharon³⁰. Certains journalistes critiquent le Premier ministre Begin pour avoir comparé Arafat à Hitler. Le journaliste d'*Haaretz*, Amos Eylon, déclare qu'il faut libérer le temps présent de la Shoah. De plus

en plus, on entend dans la presse des voix qui demandent de mettre les valeurs universelles au centre des préoccupations israéliennes. La « normalité » impose donc de reconnaître que les leçons tirées de la Shoah sont applicables à l'ensemble de l'humanité.

Mais le nouveau récit sioniste qui est en train de naître en 1982, n'affaiblit pas l'ancien. Face à l'attaque de la communauté internationale, les partisans de l'ancien récit nationaliste accusent le monde d'hypocrisie. Les éditorialistes de *Yediot* et de *Maariv* soulignent que ce sont les Libanais qui ont commis le massacre. On accuse les médias internationaux de lynchage, et de nouveau l'image du peuple assiégé réapparaît dans la presse. C'est toujours « la faute aux juifs » : le vieux slogan qui n'a pas changé depuis deux mille ans, souligne la presse ! Mais ce monde qui accuse les juifs pour un

crime qu'ils n'ont pas commis, c'est le même monde qui n'a rien fait quand des millions de juifs ont été exterminés dans les camps de concentrations³¹.

Le récit de la « normalité » a été dominant après la signature des accords d'Oslo en 1993, mais l'ancien récit de persécution devient de nouveau dominant pendant la deuxième Intifada entre 2000 et 2004. Les attentats-suicides meurtriers font presque disparaître le récit de la normalité. Lors de la deuxième guerre du Liban³² en 2006, les deux récits se confrontent une nouvelle fois à travers la presse israélienne, avec une force égale. De fait, depuis la guerre de 1982 le récit du peuple « assiégé » et le récit du peuple « normalisé » coexistent et se confrontent dans l'espace médiatique israélien, et sont parties prenantes des enjeux de mémoire dans la société israélienne.

NOTES

1. Né en 1880 dans une famille aisée et assimilée de juifs russes, Joseph Trumpeldor, à l'opposé des autres juifs de diaspora, décide de rejoindre l'armée russe. Il participe à la guerre russo-japonaise de 1904 où il montre un courage exceptionnel et où il va perdre son bras gauche. Décoré et promu au rang des officiers, Joseph Trumpeldor sera déçu par l'antisémitisme en Russie. Il rejoint le mouvement sioniste et émigre en 1912 en Palestine.
2. *Al Hamishmar*, 28 mai 1948 et 5 juillet 1948.
3. *Davar*, 3 juin 1948 ; *Al Hamishmar*, 5 juillet 1948 ; *Hamashkif*, 23 mai 1948 ; *Haaretz*, 28 mai 1948.
4. *Haaretz*, 24 mai 1948 ; *Al Hamishmar*, 14 mai 1948.
5. *Haboker*, 14 mai 1948 et 5 juillet 1948.
6. *Haaretz*, 7 mai 1967.
7. *Maariv*, 7 juin 1967 ; *Yediot Abaronot*, 16 juin 1967 et 23 juin 1967.
8. B. NADEL, *Yediot Abaronot*, 5 juin 1967.
9. A. KEINAN, *Yediot Abaronot*, 16 juin 1967 ; YERUSALMI, *Maariv*, 26 juin 1967.
10. A. KEINAN, *Yediot Abaronot*, 23 juin 1967.
11. B. EVRON, *Yediot Abaronot*, 23 juin 1967.
12. Voir la série d'articles de Yesua Bar-Yosef, sous le titre « Nous et les Arabes », dans *Yediot Abaronot*, 23 juin, 30 juin et 7 juillet 1967.
13. Sur les rapports entre l'État, les institutions militaires et les médias en Israël, voir Lebel (2005).
14. Pour la représentation des héros de la guerre du Kippour, voir : H. HEFER, *Yediot Abaronot*, 26 octobre 1973 ; Y. MARCUS, *Haaretz*, 17 octobre 1973 ; Y. LAPID, *Maariv*, 17 octobre 1973 ; Y. BEN-PORAT, *Yediot Abaronot*, 26 octobre 1973.
15. E. SALPETER, *Haaretz*, 21 octobre 1973 ; S. TEVET, *Haaretz*, 10 octobre 1973 ; E. LIVENE, *Maariv*, 14 octobre 1973.

16. Y. BAR-YOSEF, *Yediot Abaronot*, 19 octobre 1973.
17. H. HEFER, *Yediot Abaronot*, 19 octobre 1973.
18. S. TEVET, *Haaretz*, 14 octobre 1973.
19. H. HEFER, *Yediot Abaronot*, 15 octobre 1973 ; MARCUS, *Haaretz*, 15 octobre 1973 ; ZAK, *Maariv*, 17 octobre 1973.
20. *Haaretz*, 3 juillet 1982 et 20 août 1982.
21. A. BECHER, *Yediot Abaronot*, 16 juin 1982 ; Y. EREZ, *Maariv*, 25 juin 1982.
22. *Maariv*, 2 juillet 1982.
23. A. BECHER, *Yediot Abaronot*, 16 juin 1982.
24. S. IZHAR, *Davar*, 13 août 1982.
25. H. GURI, *Yediot Abaronot*, 20 août 1982.
26. A. KEINAN, *Yediot Abaronot*, 4 juin 1982.
27. H. HEFER, *Yediot Abaronot*, 25 juin 1982.
28. T. AVIDAR, *Maariv*, 16 juin 1982.
29. GOLAN, *Haaretz*, 23 septembre 1982 ; SALPETER, *Haaretz*, 29 septembre 1982.
30. SALPETER, *Haaretz*, 20 septembre 1982 ; GOLAN, *Haaretz*, 23 septembre 1982.
31. AMIKAM, *Yediot Abaronot*, 24 septembre 1982 ; ZAK, *Maariv*, 20 septembre 1982 ; ROSENBLUM, *Yediot Abaronot*, 29 septembre 1982 ; ROSENFELD, *Maariv*, 20 septembre 1982.
32. Sur les récits après Oslo, voir Ydgar (2004) p. 114-146). Sur les récits pendant la guerre du Golfe, voir Gertz (1995) p. 135-170. Sur les récits pendant la guerre de 2006, voir Wiemann (2007) et Ben-Ari (2007). Voir aussi O. ELYADA, « Mythes et violence dans la presse israélienne », in A. DUPRAT (dir.), *Violences et mots : la Révolution aux origines des mythes identitaires nationaux – 18^e-20^e siècles* (à paraître).